

Figures et adéquation : dans la doctrine oratoire de Philippe Melanchthon

Christian Mouchel

Volume 24, numéro 3, hiver 1992

La rhétorique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500985ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500985ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

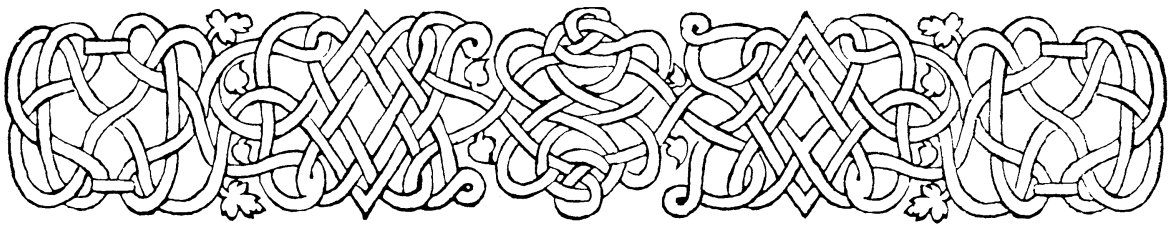
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mouchel, C. (1992). Figures et adéquation : dans la doctrine oratoire de Philippe Melanchthon. *Études littéraires*, 24(3), 49–62. <https://doi.org/10.7202/500985ar>

Résumé de l'article

Soucieux de transmettre une doctrine, théologique et morale, une et sans confusion, Melanchthon s'applique à définir les critères d'une *méthode* capable de produire et préserver la clarté de la pensée. Il trouve chez les Scolastiques l'outil recherché, la dialectique aristotélicienne, qu'il faut restaurer dans sa forme idéale. Cela reste cependant insuffisant pour la foule des *imperiti*, uniquement sensible à l'amplification. Pour concilier figures et adéquation, il faut poser une équivalence entre procédures logiques et procédés rhétoriques, rapport que Cicéron réalise le plus parfaitement. Melanchthon conserve cependant à la rhétorique aristotélicienne des symboles le privilège d'une plus grande « proximité » avec les choses. Il légua cette oscillation à la rhétorique allemande du XVIe et du début du XVIIe siècle.



FIGURES ET ADÉQUATION

DANS LA DOCTRINE ORATOIRE DE PHILIPPE MELANCHTHON¹

Christian Mouchel

■ Lorsque Melanchthon compose en 1557 son discours *De cura recte loquendi* — sorte de testament sur la question de l'*elocutio* —, il donne forme ultime à une tension et un affrontement qui animent toute son œuvre de rhétoricien (CR, XII, col. 213-221). D'un côté il définit un style de la pensée bien conduite, selon les règles de la dialectique, dont l'intelligibilité est garantie par le respect d'une norme de langage : « ut sermo sit grammaticus, proprius, perspicuus, ordine, uerecunde, sine sophistica, sine confusione res necessarias exponens ». De l'autre, un style qui non seulement représente les choses mais les met en scène par l'ampleur et le pathétique, de manière que l'ordre d'exposition, devenu ordre de contrainte suave, morde sur des âmes plus passionnées que tendues vers le vrai : « eloquentia

quae ex uera sapientia recte exponit res ueras, et addit splendorem, ardentem motum animi, et concinnam harmoniam seu numeros, qui mirabilem suauitatem orationi addunt » (*ibid.*, col. 215-216).

Non seulement cette oscillation entre rhétorique des symboles et éloquence des images sensibles est un débat central dans la pensée du *Praeceptor Germaniae*, mais elle illustre exemplairement les rapports de l'humanisme avec la philosophie scolastique et la fascination que la dialectique a exercée sur les défenseurs de la rhétorique. En effet la théorie cicéronienne de l'éloquence n'a pas radicalement supplanté, dans l'esprit des humanistes eux-mêmes, la conception du style (ou du non-style) dont se réclamaient les Scolastiques et que Pic de la Mirandole a formulée dans sa

¹ Cette étude reprend dans une perspective très modifiée les éléments d'une communication, inédite, proposée en 1987 au VI^e Congrès de l'ISHR (International Society for the History of Rhetoric).

Lettre à Ermolao Barbaro. S'appuyant, sciemment ou non, sur le mot de Socrate voulant que « l'on parle toujours assez bien de ce qu'on sait » (Cicéron, *De Oratore*, I, 63), le philosophe prétend manier les signifiés en négligeant leur mise en forme, comme si le sens prédéterminé pouvait être reçu quels que soient les mots utilisés². Puisque la qualité de la pensée ne perd rien à être dissociée de celle du discours, le Scolastique abandonne au rhéteur le souci d'une expression « universelle » qui passerait par les règles du bon usage : il plie sa pensée à la rigueur du raisonnement, persuadé que l'auditeur lui-même philosophe, son *alter ego*, retrouvera son intention dans la fermeté des enchaînements et l'écho des récurrences. Le langage commun n'étant qu'un matériau, le philosophe crée son style et son vocabulaire de façon à calquer le mouvement d'une pensée qu'il veut adéquate à son objet. À cette conception le cicéronianisme oppose l'idée que le langage n'est pas un vêtement toujours-déjà changeable, mais qu'il fait exister la pensée *hic et nunc*, suivant une adéquation à elle-même et au langage d'autrui qui est le gage de son efficacité. L'*elocutio* ne peut plus être une partie adventice : elle participe à la constitution de l'objet même du discours. Il n'existe pour la parole en acte qu'une forme possible, en quoi se rassemble toute la vérité de la chose. Alors qu'une faute de convenance ne modifie pas, aux yeux du philosophe, la valeur intrinsèque de ses arguments, Cicéron place le choix de la forme convenable sur le plan

même de l'invention : l'*oratio inepta* n'étant ni claire ni persuasive, son contenu est nécessairement altéré.

Dans cette assumption du style, l'humanisme trouve la justification de l'emploi des figures : les images, le pathétique et l'expression indirecte ne sont pas des obstacles au développement et à la diffusion de la pensée, mais le seul moyen convenable de transmettre une vérité en soi universelle. C'est dire que l'orateur, selon l'analyse canonique de Quintilien (V, XIV, 33-35), doit le cas échéant préférer le figuré au propre, comme plus clair et plus expressif (*significantius*). Et une telle expression ne doit générer aucune nostalgie d'une expression « plus proche » des choses, puisqu'elle est ici la seule expression convenable.

Or Melanchthon ne peut s'empêcher d'accorder une sorte de privilège aux philosophes. Certes il leur reproche de ne pas suivre une norme de langage, mais leur démarche témoigne d'une *adaequatio rei et intellectus* par rapport à laquelle la forme éloquente apparaît comme seconde et métaphorique. Le Scolastique, malgré l'imperfection de son langage, lui semble mieux disposé pour saisir les essences parce qu'il possède les outils de la logique. Il suffirait donc — et c'est dans cette interprétation minimale du cicéronianisme que devrait consister la rhétorique — d'imposer au philosophe la règle de *proprietas uerborum*, fondée sur le langage commun, pour que la pensée des choses devienne pensée des autres.

Melanchthon sera donc tenté de ne retenir

² Nous utilisons, dans les lignes qui suivent, les analyses de Marc Baratin et Françoise Desbordes, p. 23-24 (Aristote) et 50-51 (Cicéron).

de la notion cicéronienne de convenance qu'une seule de ses marques : la propriété des mots comme garantie d'une intellection indéfiniment réitérable. La part de traduction et de transposition qu'implique l'idée d'*elocutio* lui paraît suspecte autant qu'aux Scolastiques eux-mêmes. L'humanisme du *Praeceptor Germaniae* a constamment entendu dans la Scolastique un appel à la vérité et vu en elle une plus grande proximité avec les choses, même si cette solidarité de principe était ensuite rompue par l'inadéquation du langage³.

On comprend dès lors que le discours *De artibus liberalibus* (1517), bien qu'il défende la Renaissance des bonnes lettres contre la sécheresse de l'enseignement scolastique, ne soit pas une apologie de la rhétorique, mais de la « véritable » dialectique. Art de l'invention et de la disposition, « ipsa enim quid quaeque res, quid cuique cohaerens et quo ordine, pulcherrime distinctis filis notat » (dans *Declamationes*, I, p. 5). Melanchthon fait de la méthode d'argumentation dialectique l'instrument et la garantie du vrai, le filtre par lequel la contemplation attentive des choses (« contemplatio cuiusque diligens ») aboutit à la claire distinction des essences (« discernit autem species rerum unica dialectica »). Trait remarquable, non seulement cette technique confère au mouvement de la pensée cohérence et précision, mais aussi une sorte de beauté naturelle (« ingenua quaedam forma »; « sincera minimeque fucata ») qui résulte de la réussite même de son exercice. Se

définit ainsi un idéal discursif et analytique, qui retient de la doctrine cicéronienne les vertus d'élégance et de suavité mais sans demander à l'*elocutio* autre chose qu'un *sermo grammaticus*. L'ambition de l'humaniste est de restaurer la tradition grecque de la dialectique, déformée par la Scolastique, et non de lui substituer la rhétorique cicéronienne, qu'il réduit ici à un art second et d'application : « pars dialecticae quosdam argumentorum locos populariter instruens » (*ibid.*, p. 6).

La nature englobante et autosuffisante de la dialectique s'affirme encore dans le *De corrigendis adolescentiae studiis* (1518) qui l'analyse sous la notion de *genus logicum*. Poursuivant la polémique contre les insuffisances de la Scolastique, ce discours pose les fondements d'une théologie capable de réveiller la *prisca pietas*. Condition nécessaire : la formation du théologien par le genre logique, lequel comprend la grammaire mais surtout fournit une méthode pour connaître distinctement les choses et — trait nouveau — les exposer de manière à produire l'assentiment :

iudicium animis comparat, quo metas rerum, ortum, fines, ductum sic agnoscas, ut, sicubi quid inciderit exacte tractandum, omnia, quae ad institutum pertinent, quasi in numerato habeas et artis adminiculis ita sensus auditorum capias, ut dissentire temere non queant (dans *Declamationes*, I, p. 18).

Cette méthode, traditionnellement divisée en dialectique et rhétorique, Melanchthon la ré-

³ Ce que Melanchthon reproche aux Scolastiques, ce n'est pas d'avoir emprunté à Aristote l'art de la dialectique mais d'avoir altéré son efficacité par ignorance de la grammaire et mépris de la clarté. Par conséquent, la méconnaissance des langues classiques ne peut qu'entraîner des erreurs théologiques.

duit au seul et même art (« ars eadem ») d'exposer le vrai (« docendi ordo »). Malgré l'expression « adminicula artis », il s'agit de réduire la rhétorique à la dialectique, ou encore de donner à la dialectique les marques de l'universalité, c'est-à-dire de la clarté grammaticale⁴. L'auditeur n'est pas négligé, mais on songe moins à s'adapter à lui qu'à lui fournir un discours irréprochable. L'*elocutio* se définit comme la forme achevée du discours logique : quand les règles syntaxiques et la *proprietas sermonis* s'ajoutent à la démarche méthodique et naturelle du raisonnement, conduite suivant l'ordre des lieux du plus simple au plus complexe. La rhétorique n'est pas le moyen d'une transmutation, elle est une pensée consciente de sa vocation révélatrice. Il ne s'agit pas de remplacer une dialectique

défaillante par une rhétorique seule apte en droit à communiquer une pensée qui sans elle resterait inerte. Une dialectique s'exerçant selon les règles est déjà vêtue de manière convenable. Melanchthon envisage jusqu'à présent une rhétorique de la *tabula rasa*; il fait l'économie des opinions reçues et des passions pour s'appuyer seulement sur les principes innés des *semina ueritatis* (voir Vasoli, p. 280-283). Situation idéale pour diffuser la vraie doctrine chrétienne, « uerus ille ac genuinus litterae sensus ». La conception de l'*elocutio* comme régularité est fondée sur cette nostalgie de l'Origine, humaniste et chrétienne. Or la pureté originelle (« mundities », « integritas ») ne peut s'atteindre que par une redécouverte du sens unique de l'Écriture⁵, ce qui suppose en tout lecteur

4 Pour préciser cette notion, sur laquelle Melanchthon n'a pas varié, on peut citer la définition des *Elementa Rhetorices* : « Est itaque prima Elocutionis pars, Sermo Grammaticus, qui constat uerbis usitatis, propriis et significantibus, quae iuxta Grammaticae praecepta, certa ratione coniungi et construi debent. Cum igitur res elegimus et disposuimus in animo, prima erit cura, ut eas grammatico Sermone efferamus » (1573, p. 83).

5 La recherche du « sens unique » est l'axe fondamental de la pensée de Melanchthon. Il apparaît dès la *Defensio contra Eckium* de 1519 (CR, I, col. 108-118), où le travail du théologien est défini comme l'expression du sens simple et unique de l'Écriture : « Quando quidem unus aliquis et simplex Scripturae sensus est ut et coelestis ueritas simplicissima est, quem collatis Scripturis e filo ductuque orationis licet assequi ». Ce problème est repris en détail dans les *Elementa Rhetorices*, où Melanchthon s'oppose à la théorie des quatre sens interprétée par certains scolastiques comme si chaque verset renfermait quatre sens (p. 92-105). Cette attitude est celle des ignorants de la rhétorique, qui ne savent que faire devant les figures dont l'Écriture est pleine. Au contraire il faut se rappeler ce principe : « unam quamdam ac certam et simplicem sententiam ubique quaerendam esse, iuxta praecepta Grammaticae, Dialecticae et Rhetoricae. Nam oratio, quae non habet unam ac simplicem sententiam, nihil certi docet » (*ibid.*, p. 94). Les figures doivent être réduites à un seul sens qui s'harmonise avec le reste du discours (« quae ad caetera quadret ») et avec la doctrine chrétienne (« nec pugnantia fingenda sunt cum articulis fidei »). Melanchthon ne nie pas que certains faits et cérémonies appellent une interprétation allégorique (par exemple, l'histoire de Jonas, ou le sacrifice de l'agneau pascal chez Isaïe). Mais ces allégories n'ont pas valeur de preuve (« firmae probationes ») : ce sont des peintures qui rendent plus éclatant ce qui est prouvé en d'autres passages. Toute cette discussion est sous-tendue par la polémique de Melanchthon contre le prophétisme des Anabaptistes, catégorie dans laquelle Melanchthon a rangé, sans souci de distinction, les radicaux présentant cette triple caractéristique : subjectivisme, spiritualisme, sédition (les protagonistes et meilleurs représentants de ce mouvement sont les « Prophètes de Zwickau », Karlstadt et Müntzer, tandis que son aboutissement-type apparaît dans l'épisode de Münster — voir Oyer, p. 246-248). Les Anabaptistes négligent le sens grammatical en le traitant systématiquement comme figure d'un autre sens. À la méthode verticale du semblable au semblable, Melanchthon préfère la méthode horizontale de l'antécédent au conséquent (par les causes, les effets, la définition, les contraires), qui ne superpose pas un sens à un autre mais exprime toute la signification du sens premier. (Sur tous ces points, Melanchthon est très proche d'Érasme. Voir Jacques Chomarat, p. 558-579.)

l'exil du « Vieil Adam », c'est à dire l'élimination des passions⁶ (« humanos adfectus excutere »).

Mais il est une autre rhétorique possible, celle qui, répondant à l'appel du *forum*, s'efforce de rendre plus clair ce que la pensée énonce déjà clairement. Par visée universelle on ne songe plus seulement à un *alter ego* de l'orateur, mais à un public d'*indocti* : entrent alors en jeu les notions d'ornement ajouté, d'amplification, et ce jeu sur les vraisemblances qui obnubile les idées innées. Or, paradoxalement, les deux traités spécifiquement consacrés à la rhétorique (*De Rhetorica, Institutiones Rhetoricae*) que Melanchthon publie en 1519 et 1521 confirment le privilège de la dialectique comme style de l'adéquation, discours de la pensée naturellement ordonnée⁷ :

Itaque inter rhetorica et dialectica sic convenit, quod de proposito themate dialecticus certa lege uerborum, et anxie obseruata sermonis proprietate, ne plus minusue dicatur, quam res concepta apud animum praescripsit, disserit. Rhetor uero etiam aliunde addit simplicibus argumentis ornamenta quaedam (*Inst. Rhet.*, f. 2v^o).

Les deux ouvrages sont construits en chiasme : le premier donne la rhétorique aux dialecticiens, le second donne la dialectique aux rhétoriciens.

Mais pour le profit de la seule dialectique, qu'il faut sauver de sa propension à l'énigme : il s'agit toujours de substituer, à la dialectique trop subtile et obscure d'un Nicolas de Lyra et autres glossateurs des *Sentences*, la dialectique rhétorisée de Grégoire de Nazianze et de saint Augustin, aujourd'hui retrouvée par Érasme, Reuchlin et Luther (*De Rhetorica : Ep. nuncupatoria* à Bernardus Maurus). « Dialectica amo », dit Melanchthon. Elle constitue l'objet du discours (« exacta et artificiosa peruestigatio cuiusque thematis propositi ») et elle est suffisante pour enseigner (« ad docendum »). La rhétorique applique au même objet, déjà constitué, l'ampleur (« euagatur liberius ») et l'éclat (« splendor ») qui permettent d'émouvoir (« ad movendum »). Certes l'auteur reconnaît la dimension du *mouere*, mais il ne se convertit pas à une rhétorique des passions qui serait, face au public populaire, l'idéal et le principe de tout discours. L'*elocutio* est encore tenue pour une technique d'illustration et le *De Rhetorica* ne définit ses catégories que pour exiger des dialecticiens le seul respect de la *proprietas uerborum*. Melanchthon n'a aucunement renoncé à l'idée d'une vérité destinée

6 Dès la *Defensio contra Ecklum*, Melanchthon, discutant de l'autorité des Pères, insiste sur la fâcheuse influence des passions dans l'interprétation de l'Écriture : « Quemadmodum hoc et ipsi uere experimur uarie nos Scripturam intelligere, quia uarie afficimur : iam hic, iam ille aridet sensus, quia quo quemque rapit affectus, in id incumbit, in eo se multiplici animi cogitatione oblectat ». Les Pères eux-mêmes ont cédé au charme de la passion et souvent, « affectu quodam rapti in sensum non malum quidem sed impertinentem » (*CR*, I, col. 114), ont manqué le sens véritable.

7 Ces ouvrages ont eu un succès considérable si l'on en juge par le nombre d'éditions et la diffusion géographique. D'après Bretschneider (*CR*, XIII, col. 413-416), Hartfelder (p. 211-217) et Beuttenmüller (dans son ouvrage couvrant la période 1510-1524), le *De Rhetorica* a été édité à Wittenberg (1519), Bâle (1519), Leipzig (1521), Cologne (1521, 1522, 1523, 1525) et Paris (Robert Estienne, 1527 et 1529). Les *Institutiones Rhetoricae* ont été publiées à Haguenau (1521 et 1522), Cologne (1521, 1522, 1523), Wittenberg (1521), Bâle (1522 et 1523), Paris (Simon de Colines, 1522, 1523, 1528, 1531; François Regnault, 1529), Augsbourg (1523), Strasbourg (1523 et 1524).

à être contemplée dans la pureté d'un discours qui serait comme son émanation.

La rhétorique est ainsi conçue à la fois comme nécessaire, par la visée qu'elle impose, et comme annexe puisqu'elle ne crée pas le contenu du discours mais en varie seulement la présentation. Les *Institutiones Rhetoricae* prolongent cette analyse en fournissant, aux rhéteurs cette fois, les assises dialectiques de leur art. De façon symptomatique, l'ouvrage reprend la distinction traditionnelle des trois genres (judiciaire, délibératif, démonstratif), mais il pose à leur principe un *genus dialecticum* : « certa quaedam et simplex docendi ratio, qua rerum naturae, causae, partes, et officia certis quibusdam legibus inquiruntur, ut exacte et proprie nihil cognosci queat, nisi dialecticis organis adstrictum » (*Inst. Rhet.*, f. 2r°). La dialectique réfléchit la démarche naturelle de l'esprit dans sa recherche des essences (« substantia rei »), qu'elle embrasse en peu de mots (*breuibus uerbis complecti*). Selon le principe « aliud in oratione esse rei substantiam, aliud ornamentum », l'orateur est appelé à réduire préalablement tout objet de discours à une « formule simple et dialectique⁸ » (*ibid.*, f. 3r°) avant d'exercer la spécificité de son art : « Elocutio amplificat, et auget, et ornat » (*ibid.*, f. 12v°).

L'élaboration de l'*Encomium Eloquentiae*, prononcé en 1523, est très précisément liée à la situation de la Réforme. Contre les nouveaux adversaires de son idéal de culture — Karlstadt, les « Prophètes de Zwickau » et autres

disciples de Thomas Müntzer —, Melanchthon donne un contenu politique à la notion d'interlocuteur, qu'il ne peut réduire à un certain rapport envers la vérité que détient l'orateur. La nouvelle sophistique des prédicateurs populaires le conduit à poser, parallèlement à sa doctrine anti-scolastique, une éloquence des âmes passionnées, fondée sur les figures et le pathétique, et qui modifie l'idée de clarté. La rhétorique, dirigée vers les non-doctes, ne transpose plus une pensée déjà signifiante mais elle la fait être, dans la mesure où la vérité qu'elle exprime est la seule vérité perceptible par autrui. Dès lors, l'*ars rhetorica* ne se résume pas à une *phrasis* (norme de syntaxe et de vocabulaire), mais elle suppose un « art de peindre ». L'image du discours comme miroir de la pensée fait place à celle du tableau sur lequel l'orateur-artiste dispose les ombres et les lumières, voile ou met en relief. L'*elocutio* sort du domaine de l'illustration et accompagne désormais le processus de connaissance, comme l'art de « produire » les choses sur la scène du langage.

La difficulté de l'*Encomium Eloquentiae* vient de ce que Melanchthon développe cet idéal concurremment avec celui du *genus dialecticum*, et que la métaphore du peintre peut s'entendre de deux façons. D'un côté, pour amender la Scolastique, il fixe les règles de l'*elegantia* comme moyen de donner au discours sa forme adéquate et donc naturelle (« ipsa orationis puritas natiuaque facies elegantia

8 Ainsi toute l'ampleur du *Pro Milone* se réduit à la brièveté du syllogisme suivant : « Uim ui repellere fas est; Clodium occidit uim ui repellens Milo; Ergo Clodius iure caesus est ».

est »). Cela implique un ordre de la pensée, fourni par la topique, et un discours qui corresponde à cet ordre, reproduisant dans sa forme toutes les articulations de l'objet selon une équivalence que manifeste et garantit l'armature rhétorique d'une syntaxe régulière, de mots appropriés et correctement disposés. Le discours est alors le tableau fidèle et complet des idées et de leurs rapports. L'*Encomium* réfute ainsi la thèse énoncée par Pic de la Mirandole. À ceux qui prétendent négliger la qualité du discours *modo rem indicent*, et assurent que leur pensée peut être exprimée *qualicumque oratione*, Melanchthon oppose une première image du Peintre :

An uero recte corpus imitabitur pictor, si nulla ratione penicillum regat, si temere feratur manus nec ducantur arte lineae? Ad eum modum nec animi tui sententiam aliis ob oculos posueris, ni propriis et inlustribus uerbis, apta uocum compositione, iusto sententiarum ordine utare. Nam perinde atque corpora coloribus, animi sententiam oratione repraesentamus (dans *Declamationes*, I, p. 31).

Le point important est que cette rhétorique possède sa propre *delectatio*. L'adéquation du discours à la pensée (ce que l'auteur appelle *absoluere sententiam*) est source d'une beauté qui n'en appelle pas d'autre. Dans la réponse à Pic de la Mirandole, qu'il a composée au nom de Barbaro et qu'il faut considérer comme le commentaire réflexif de l'*Encomium*, Melanchthon insiste sur cette beauté naturelle :

Demus igitur Philosophis uerecundam orationis formam, modo ut res dilucide, uerbis notis, recte iunctis, ordine

distributis integre explicet. Bene olere mulierem, ait Plautus, quae nihil olet. Talis oratio etiam delectat sana ingenia, nec solum in scholis ac disputationibus laudem habet, sed etiam in foro multi hac una forma contenti fuerunt⁹.

De l'autre côté, contre les déclamateurs obscurantistes et les « trafiquants » de la parole divine, l'*Encomium* affirme la nécessité de l'amplification. Un discours juste n'est pas un discours nu, car il faut représenter la valeur des choses et les abaisser ou les grandir pour dissiper l'aveuglement des auditeurs et les illusions des vraisemblances (dans *Declamationes*, I, p. 29). Ce qui légitime les figures mais rompt aussi le sceau de l'adéquation. Là encore l'*Epistola ad Picum* dégage la pensée exacte de Melanchthon :

Ac Rhetoris esse, non, ut tu dicis, ludere ac mentiri, sed de maximis rebus uere docere homines, qui etsi interdum in difficilibus causis, figura aliqua utitur, et ut tuo utar uerbo, decipit auditores, id non minus ad officium eius viri pertinet, qui domi Respublicas gubernat, quam ad Imperatorem pertinet arte hostes circumuenire (*Elementa Rhetorices*, p. 195).

D'où une autre image du Peintre comme artiste de la *uarietas* et virtuose de la présentation indirecte. Cependant, comme cet orateur ne touche les choses que par métonymie, il est tentant d'accorder à la rhétorique du *genus dialecticum* l'avantage de l'antériorité logique et ontologique. Mais comme la rhétorique du pathos a un égal caractère de nécessité, Melanchthon ne peut que formuler l'idée d'une double *elocutio* :

⁹ *Epistola ad Picum*, dans *Elementa Rhetorices* (1573), p. 200. Cette lettre a été publiée en appendice aux *Elementa Rhetorices* dans la version de 1542, mais elle a dû être composée beaucoup plus tôt, vu sa parfaite consonance avec l'*Encomium* de 1523.

Elocutionem iudicas esse delitias quasdam, non ad utilitatem ac necessitatem comparatas, nos contra ornatum praecipuum esse, propriam rerum expositionem. Et tamen in tanta rerum uarietate multa esse quibus, ut conspici eorum magnitudo possit, nitor quidam adhibendus sit, in quo etiam necessitatem sequimur. Seruimus enim dignitati et magnitudini rerum (*ibid.*, p. 202).

Le problème est de savoir si, comme les *Institutiones Rhetoricae* en posaient le principe, il est encore possible de lire dans la peinture dramatique de l'orateur populaire le syllogisme ou la définition en quoi se rassemble la nature de la chose dont il parle. Non certes pour l'auditeur *imperitus*, impuissant à détacher les concepts de leur couleur, mais pour l'orateur lui-même, afin qu'il ait l'assurance que le tour indirect est également légitime. La question ne se posait pas en ces termes tant que l'élocution apparaissait comme ce qui « ajoute » à une représentation naturellement

adéquate et déjà établie. Mais dès qu'il envisage une élocution inséparable de l'objet qu'elle constitue, l'orateur-philosophe ne peut que s'interroger sur la transparence des figures.

Il n'est pas indifférent que les *Elementa Rhetorices* (1531) aient été conçus à l'époque où Melanchthon rédige son *Apologie de la Confession d'Augsbourg* et se situent dans le fil des événements de la diète de 1530, où la doctrine évangélique fut publiquement proclamée devant Charles V¹⁰. Diffuser la vérité, empêcher qu'elle soit étouffée, telle est précisément la vertu de l'éloquence que décrit avec éloges la préface de cet ouvrage, qui répandra dans l'Europe du Nord, jusqu'à la fin du siècle, la doctrine oratoire de Melanchthon, et ses difficultés¹¹.

Car l'éloquence ornée qui vient d'être célébrée entre immédiatement en conflit avec la

10 D'après le *Corpus Reformatorum* et Hartfelder (complétés par le catalogue de la Bibliothèque nationale de Paris), les *Elementa Rhetorices* ont été édités à Wittenberg (1531, 1532, 1536), Haguenau (1532), Paris (Simon de Colines, 1532; Robert Estienne, 1534), Lyon (Sébastien Gryphe, 1539 et 1541), Strasbourg (1542). En 1542, Melanchthon revoit l'ouvrage et le publie à Wittenberg avec les appendices suivants : Sénèque, *Ep.* 2 et 84, sur la lecture et l'ordre des études; Pline le Jeune, *Ep.* VII, 9, sur l'exercice du style; les lettres contraires de Pic et « Barbaro-Melanchthon » sur l'éloquence et le style scolastique. On le trouve ensuite à Leipzig (1544, 1545, 1552), Wittenberg (1561, 1572, 1573, 1588), Bâle (1563, 1567, 1570, 1574, 1582), Bautzen (1565).

11 Pendant les soixante années qui suivent la mort de Melanchthon, on trouve une sorte d'exemplification du conflit qu'il n'a pu résoudre entre l'éloquence des symboles et l'éloquence des couleurs ou des affects. La première direction est prise par les auteurs qui n'ont vu dans la théorie de Melanchthon qu'une expression particulièrement réussie du cicéronianisme renaissant, où les principes de propriété et d'amplification s'unissent dans le même splendide édifice soutenu par les *tria genera dicendi* et l'imitation unique. C'est le courant scolaire particulièrement représenté par Martin Crusius, professeur à Tübingen et auteur des éditions commentées des *Elementa Rhetorices* publiées à Bâle. Les *Elementa Rhetorices* deviennent alors un manuel cicéronien parmi tant d'autres et on voit mal ce qui les distingue d'un traité comme le *De arte rhetorica* de Cyprien Soarez (S.J.). La seconde tendance est remarquablement exprimée par Mathias Dresser (1536-1607), successeur de Juste Lipse à Iéna puis professeur à Leipzig. Disciple de Melanchthon, il a retenu comme principe fondamental de sa doctrine la norme de l'*oratio propria et perspicua*, cette éloquence des symboles seule capable de transmettre et de préserver la révélation chrétienne. À la date où il compose, Dresser se consacre à défendre cet idéal contre la nouvelle hérésie stylistique, celle du *genus concisum, obsoletum et obscurum* de Lipse, dans laquelle il voit une déformation du bon usage cicéronien non moins dangereuse, comme viciation du *genus tenue*, que ne l'était à l'époque de Melanchthon, mais du côté du *genus grande*, celle des Anabaptistes. La troisième tendance est celle des auteurs qui ont pleinement pensé et vécu le tiraillement melanchthonien entre algorithme et éloquence des passions : tel est le cas de Friedrich Taubman et Christian Becman, qui essaient de concilier la double postulation vers la force persuasive des figures et la transparence des concepts. Mais pas plus que Melanchthon ils ne parviennent à une solution et le débat tourne à l'aporie.

rhétorique des concepts sous la forme d'un *Discrimen dialecticae et rhetoricae* délicat à interpréter parce que l'auteur, d'abord soucieux de clarté pédagogique, y reprend une distinction traditionnelle issue de Quintilien (voir V, XIV, 27sq.) : « Tanta est Dialecticae et Rhetoricae cognatio uix ut discrimen deprehendi possit [...]. Verum hoc interesse dicunt, quod Dialectica res nudas proponit, Rhetorica vero addit elocutionem quasi uestitum » (dans *El. Rhet.*, p. 13-14). L'élocution permet de séparer deux arts qui coïncident du point de vue de l'invention et de la disposition. Cependant Melanchthon nuance cette définition trop abrupte en précisant que la rhétorique possède cette *elocutio* comme « *maxime proprium* ». Car la dialectique est autre chose qu'une méthode d'invention, que la rhétorique rendrait opérante. Elle est à elle seule un genre de discours (*ratio perfecte docendi*) dont la « nudité » se confond avec la brièveté et la propriété d'un langage conforme à son contenu. Une fois encore la seule distinction déterminante est celle du *docere* et du *mouere* qui renvoie à celle des doctes et des non-doctes, et à la notion de double rhétorique¹². Car la rhétorique ornée constitue aussi un genre en soi. Malgré l'emploi du mot « addit », auquel s'attachent les idées de superposition et d'extériorité, il faut comprendre que sans

ce vêtement, lorsqu'il s'agit de réformer des âmes (« cum autem ad uirtutem colendam homines adhortamur »), les choses seraient invisibles. Si bien que dans ce cas l'idée d'une réduction du discours rhétorique à son noyau dialectique n'aurait pas de sens.

L'oscillation de Melanchthon entre rhétorique des symboles et rhétorique des figures trouve son expression la plus remarquable dans l'invention du « genre didascalique » (*ibid.*, p. 15-17 et 20-21), ajouté aux trois genres traditionnels comme le « *genus dialecticum* » l'avait été en 1521. Il s'agit en effet d'un mode d'enseignement destiné à produire une connaissance parfaite. Mais en même temps l'auteur reconnaît que, si l'urgence de la prédication et la nécessité de diffuser les dogmes réformés supposent un enseignement clair et précis que seule la dialectique lui paraît à même d'assurer, elles impliquent aussi une éloquence d'amplification destinée aux hommes quelconques :

Est autem didascalicum genus, Methodus illa docendi, quae traditur in Dialectica, cuius particulam retinuerunt Rhetores in statu finituo. Est et demonstratiuum genus affine didascalico generi. Plerumque enim est definitio, sed amplificata ornamentis oratoris, ut tamquam pictura, ab imperitis magis conspici possit, ut si quis laudet leges, et de autoritate legum dicat, is definiet leges, et definitionem amplificabit (*ibid.*, p. 16).

12 Cette analyse est confirmée, sous l'angle inverse, par les *Erotemata Dialectices* (p. 13); les arts de rhétorique et de dialectique ne s'opposent pas comme la forme et le contenu mais composent chacun un discours convenable : « Vicinae artes sunt, sed ita, Dialectica circa omnes materias uersatur, et rerum summas propriis uerbis nude proponit, nec unam sententiam pluribus uerbis aut adhibitis luminibus figurarum pingit. Sed Rhetorica addit Ornatum in his materiis, quae orationis copia et splendore illustrari et uarie pingi possunt ». Il s'agit de deux esthétiques possibles, selon qu'il faut enseigner (noter que « nude » = « propriis uerbis ») ou contraindre (comme dans les matières morales).

La combinaison dans le genre didascalique du style dialectique et du style orné est une manière pour Melanchthon de reconnaître deux modes irréductibles de la connaissance, auxquels correspondent les deux modes d'élocution déjà inventoriés dans l'*Encomium Eloquentiae* et l'*Epistola ad Picum*. Mais les *Elementa* tentent de résoudre la question laissée en suspens : étant admise la double nécessité d'un *genus tenue*, épousant la pure pensée des choses, et d'un *genus grande* exprimant ces mêmes choses par les figures et l'amplification, comment être assuré qu'à rendre la pensée « plus » visible, on ne lui fait pas perdre de sa pureté?

La solution des *Elementa Rhetorices* consiste dans un ajustement des rapports entre le *genus tenue* (dialectique rhétorisée) et le *genus grande* (rhétorique dialectisée), de façon que l'amplification possède la rigueur et la transparence du style simple et devienne un double du langage de l'être. Le *genus dialecticum* peut alors, malgré le principe de double nécessité, reprendre sa valeur d'archétype. Même si la démonstration des figures est la seule que puisse accorder l'auditeur commun, il n'en reste pas moins que l'orateur lui-même peut et doit y voir le filigrane de la formule dialectique qui en est la source et la garantie. C'est ce que confirme la lecture de la Bible, dont les images ne sont que des figures suaves pour un sens énoncé ailleurs en termes propres et adéquats (*ibid.*, p. 97-98).

Pour que ce *genus grande* permette une communication univoque, telle que l'auditeur puisse concevoir un sens parfaitement déterminé, il convient d'abord de le construire selon un modèle acceptable par tous. Il est fourni par les œuvres de l'époque cicéronienne (Térence,

Cicéron, César, Tite-Live) où l'orateur moderne puise la pureté et la clarté d'une norme grammatico-lexicale, « certum sermonis genus quod semper intelligi possit » (*ibid.*, p. 86). Outre les règles d'un bon usage, on tire aussi de ce modèle un système d'images, de sorte que les figures elles-mêmes deviennent des signes adéquats et parfaitement univoques. Les métaphores sont d'autres mots propres, mais les images, même usuelles, restent des images; elles ajoutent à la nudité des signes algébriques la couleur des choses sensibles. À ces conditions, le discours conserve les marques de l'adéquation :

Idem et de metaphoris sentiendum est, quarum nouitas et ambitiosa est, et orationem reddit obscuram. Et supra diximus, uerecundum usum huius generis esse debere. Nam oratio magna ex parte proprio sermone constare debet. Non igitur discedamus a Ciceronis aetate, a qua si uerba, phrasim et figuras sumemus, oratio erit plana, aequabilis et perspicua : nihil habebit ambiguum, aut ambitiose affectatum, quod uitium non solum in oratione offendit, sed etiam prodit ingenii uanitatem (*ibid.*, p. 138).

À cette « imitation générale » s'ajoute une « imitation spéciale » appuyée sur l'œuvre du seul Cicéron. Car cet auteur possède en propre un art de disposer entre eux les mots dans la phrase, les membres de phrases, et les phrases elles-mêmes, qui rend le discours plus égal et plus clair (*ibid.*, p. 139). Le discours de l'orateur romain présente, plus que tous les autres, un rapport d'analogie avec le discours archétypique du dialecticien. La *compositio Ciceroniana* est l'équivalent dans la rhétorique des couleurs de ce qu'est la formule dialectique dans la rhétorique des concepts (régularité de la pensée, ordre discursif et analytique, rapport de miroir entre représentation et discours) :

Alii coaceruant sententias longius inter se distantes, et plerasque relinquunt quasi truncatas, et nonnumquam admiscuntur alienas. At Cicero apte complectitur omnia, quae ad rem pertinent, eaque ita connectit, ut inter se membra proxime cohaereant, uelut Dialecticae probationes. Et dum inter haec septa coercet orationem, nihil intempestiue intertextit alienum, et incohatas sententias absoluit et exaedificat (*ibid.*, p. 145).

Commentant en ce sens l'exorde du *Pro Archia*, Melanchthon met en relief la régularité du développement : a) *propositio* (Je dois remercier Archias du talent oratoire qui est mien); b) *ratio* (car Archias m'a aidé dans mes études); c) *conclusio argumenti per comparationem* (donc, plus que tout autre, Archias doit être assisté de mon éloquence, qu'il a assistée); d) *propositio aduersatiua* (rien d'étrange à ce qu'un orateur soit aidé par un poète); e) *ratio* (tous les arts sont liés entre eux); etc. (*ibid.*). Cet enchaînement se distingue de l'ordre dialectique en ce que l'orateur, par la suture du style périodique et l'harmonie des figures de mots, renforce la cohésion des idées, donne à

chaque sentence sa forme achevée, produit un effet d'ampleur et de suavité. De plus, par les *figurae sententiarum*, il voile ou éclaire les diverses facettes du raisonnement, de façon à modifier le réseau des vraisemblances.

L'attitude de Melanchthon est d'autant plus intéressante qu'elle intervient à un moment où l'humanisme, sous l'influence d'Érasme, évolue vers une imitation plus éclectique et qui donne la part essentielle, du moins en principe, à l'*ingenium* de l'orateur. Or l'auteur des *Elementa Rhetorices* montre la plus grande suspicion à l'égard de l'invention stylistique, source de confusion et obstacle à la transparence recherchée. Choisir Cicéron, c'est paradoxalement se détacher des blandices de l'éloquence, auxquelles Melanchthon avait lui-même cédé dans sa jeunesse, séduit par le *stylus argutus* des Salluste, Sénèque, Pline le Jeune et Politiën¹³ (*ibid.*, p. 141-142 et 152-154). C'est aussi éviter les « erreurs rhétoriques » que représentent, à des titres divers, les Anabaptistes et Érasme¹⁴. En imitant

13 La véritable imitation implique la conversion et le redressement de la *propensio animi* si chère à Jean François Pic de la Mirandole, car il faut ajuster sa nature particulière à l'*ubertas* du modèle.

14 Il peut sembler étonnant que nous associions des personnages aussi différents : Melanchthon n'a cessé d'admirer l'un et de haïr les autres. Cependant il est intéressant de noter qu'au point de vue du style Érasme lui-même ne correspond pas à la *media uia dicendi* recherchée par Melanchthon. Dans la déclamation qu'il lui consacre en 1557, Melanchthon souligne qu'Érasme, semblable à Démétrius de Phalère, conserve le charme de l'éloquence attique, mais il ne peut donner tort à certaines critiques qui lui reprochent « delicias immodicas, interdum figuras intempestiuas, et in compositione negligentiam » (*CR*, XII, col. 265-271). Les reproches qu'il adresse aux Anabaptistes sont bien sûr d'une tout autre ampleur car il y a chez eux volonté d'abuser la foule par les prestiges de la sophistique : goût des mots nouveaux et des hyperboles, ironie, pathétique vide ou démesuré, art consommé de confondre les choses. Tout cela n'est que le voile fascinant d'un défaut radical de méthode et d'érudition (« effundunt omnia sine ordine, sine distinctione »). Le second grief est particulièrement développé dans l'*Epistola de editione locorum theologicorum*, où l'obscurité du discours est reliée à l'insuffisance de la doctrine (théologie, mais aussi philosophie et arts libéraux). « Nam indocti ne possunt quidem res intricatas apte distribuere sed saepe miscent non cohaerentia, aut diuellunt coniuncta » (1535; *CR*, II, col. 921-930). Le premier est analysé dans l'*Epistola de dissidiis praesentium temporum* où Melanchthon montre que le fonds de l'éloquence des Anabaptistes réside dans le découpage intempestif et l'interprétation libre du texte sacré : « Excerptum hi quoque mutila dicta ex scriptis Apostolicis : Non uindicantes Vosmet ipsi. item, Et habebant omnia communia. Haec, ommissa collatione aliorum dictorum, non recte intellecta detorquent ad euersionem iudiciorum et conturbationem Dominiorum » (1558; *CR*, IX, col. 602-607). Voir aussi la lettre à Camerarius sur la défaite de Müntzer et des Paysans (1525; *CR*, I, col. 743-744) et l'*Oratio de cura recte loquendi* (*CR*, XII, col. 213-221).

exclusivement la *compositio Ciceroniana*, en renonçant à être lui-même pour incarner la raison universelle, l'écrivain applique la norme elle-même universelle que l'Arpinate a contemplée et réalisée plus parfaitement¹⁵. Nulle difficulté, dès lors, à admettre l'*elocutio* de la rhétorique traditionnelle, puisqu'elle n'est qu'une autre forme de l'*elocutio* dialectique¹⁶.

Les *Elementa* de 1531 sont un moment important dans la pensée de Melanchthon et dans l'histoire de l'humanisme, précisément parce que l'idéal de clarté entraîne ici un refus solennel de l'imitation multiple et condamne l'usage « personnel » de la langue. Dans la rhétorique des figures, c'est encore la forme archétypique du langage que l'orateur sait faire entendre. Certes, pour le public des *imperiti*, seule est perceptible l'éloquence de l'amplification, mais il est essentiel que le substrat « naturel » de la pensée y reste constamment et virtuellement identifiable. C'est le gage d'une diffusion légitime du dogme, suivant le principe « de una re legem esse unicam, simplicem, perspicuam et iustam¹⁷ ». L'orateur n'est pas posé dans son orgueilleuse singularité mais en gardien et maître d'œuvre de la transparence.

Les écrits de Melanchthon, après 1531, con-

firmement le choix de l'imitation unique et cela va de pair avec la volonté, sans cesse affirmée, d'expliquer clairement et de défendre la pure doctrine évangélique (« *inquirere doctrinae fontes* », « *reprehendere errata ecclesiarum* »). Le *Testament* de 1540, l'*Epistola de suis studiis* (1541) disent exemplairement ce qui a été l'essentiel de son activité : transmettre des principes dépourvus d'ambiguïté, des dogmes parfaitement déterminés¹⁸. Pour cela il a été établi que deux rhétoriques sont possibles. Cependant, bien que Cicéron garantisse une amplification qui préserve l'adéquation et l'universalité du discours, Melanchthon accorde une sorte de primauté à ce style simple (composé de signes univoques correctement disposés), et suave (par la fidélité du tableau au modèle logique de la pensée naturelle) : « *Utinam unam Euangelii uocem incorruptam, semper iisdem uerbis, etiam delectis optimis et propriis maxime, omnes sonarent ubique!* » (*CR*, VI, col. 452¹⁹.) Son attitude à l'égard de Platon est ici très significative. La lettre de 1554 à Jean Coscielicus, où est une fois encore préconisée l'étude de la rhétorique, demande de se constituer une « *facultas communis* » ou « *mediocris* » inspirée de Cicéron (« *Nec*

15 Voir *Elementa Rhetorices*, p. 142; *Praefatio in Officia Ciceronis* (1534); *Praefatio in Hesiodum* (1533).

16 Cesare Vasoli a justement mis en relief l'essai de systématisation par lequel Melanchthon, dans le second livre des *Elementa Rhetorices*, s'efforce de rattacher la variété des figures aux *loci dialectici* d'où elles dérivent : « *Obseruet autem studiosus lector figuras omnes, praesertim has quae augent orationem, ex locis dialecticis oriri* » (voir Vasoli, p. 308-309).

17 Cette formule tout à fait exemplaire est empruntée à la lettre à Johannes Coscielicus (nov. 1554) que Melanchthon rédigea comme préface pour la *Vita Ciceronis* de Christophorus Pannonius (voir *Epist. lib. V*, p. 259-267). Le mot *simplex*, souvent employé par notre auteur, ne désigne pas ce qui est en soi très aisé à comprendre mais plutôt ce qui, par la forme même du discours, est susceptible de l'être.

18 Voir, pour le *Testament*, *CR*, III, col. 825-828; pour l'*Epistola*, *CR*, IV, col. 715-722.

19 Ce texte est extrait d'une importante lettre au Prince Georges d'Anhalt datée du 26 mars 1547.

melius est exemplum scriptis Ciceronis, non tantum latine dicendi, sed etiam formandae orationis in aliis linguis »), mais de rester prudemment à l'écart du grand style représenté par Platon. Auteur trop sublime, il utilise des tours étranges, obscurs et souvent ironiques, qui rendent ses dialogues impropres au *docere*²⁰. De même que l'hyperbate doit être proscrite de la *compositio uerborum* comme contraire à la clarté, de même l'ironie s'oppose à la transparence et produit l'ambiguïté au lieu de la détruire.

Cette méfiance à l'égard du style pathétique et figuré qui, peut-être, disjoint les mots des choses, reste présente chez Melanchthon jusque dans son *De cura recte loquendi* de 1557. La nécessité de défendre la doctrine luthérienne contre les Catholiques et aussi les Radicaux de la Réforme impose l'éloquence des figures.

Mais s'il convient de reprendre aux Anabaptistes leurs propres armes, il est facile de percevoir le danger même de leur rhétorique. Chez ces spécialistes de l'hyperbole, du paradoxisme et de l'ironie, les figures du *genus grande* charment une multitude ignorante et avide de nouveauté. « Ouvrière de persuasion » plus soucieuse d'efficacité que de vérité, l'éloquence enthousiaste des « stipati indocti » révèle la fragilité d'une maïeutique des passions. Plus dépendant sur ce point des Stoïciens que de saint Augustin, Melanchthon hésite à voir dans l'ébranlement de l'âme l'amorce d'un retour à la sagesse. Contraint d'affirmer la légitimité d'une double rhétorique, il garde cependant la nostalgie d'un pur style des concepts et nourrit le vœu qu'il n'y ait pas à transformer l'homme, seulement à l'éclairer.

20 Voir *Eptst. lib. V*, p. 263. Ce texte insiste sur l'excellence de Cicéron par rapport aux grands modèles grecs. Par sa « perspicuitas summa » (due à la manifestation optimale de la structure logico-rhétorique qui définit le mouvement naturel de la pensée), Cicéron offre la juste mesure (« media forma orationis ») entre le style de Platon (d'une élévation trop étrange), celui d'Isocrate (d'une harmonie trop artificielle) et celui de Démosthène, trop pointu et concentré (« ualde argutus »).

Références

- BARATIN, Marc et Françoise DESBORDES, *l'Analyse linguistique dans l'antiquité classique*, Paris, Klincksiek, 1981.
- BECMAN, Christian, *Manuductio ad latinam linguam*, Hanovre, 1619.
- BEUTTENMÜLLER, Otto, *Verläufiges Verzeichnis der Melanchthon-Drucke des 16 Jahrhunderts*, Halle, 1960.
- BOISSET, Jean, *Melanchthon, éducateur de l'Allemagne*, Paris, Seghers, 1967.
- BREEN, Quirinus, *Christianity and Rhetoric*, Grand Rapids (Michigan), N.P. Ross, 1968.
- CAMERARIUS, Joachim, *Vita Philippi Melanchthonis*, Haguenaui, 1655.
- CHOMARAT, Jacques, *Grammaire et rhétorique chez Érasme*, Paris, Les Belles-Lettres (Les Classiques de l'humanisme/Études, n° 10), 1981.
- GILBERT, Neal W., *Renaissance Concepts of Method*, New York, Columbia University Press, 1960.
- HARTFELDER, Karl, *Melanchthoniana paedagogica*, Leipzig, Teubner, 1892.
- MANSCHRECK, Clyde L., *Melanchthon the Quiet Reformer*, New York, Abingdon Press, 1958.
- MELANCHTHON, Philippe, *CR = Opera quae supersunt omnia, Corpus Reformatorum*, éd. Carolus Gottlieb Bretschneider, Halle, Schwetschke et fils, 1834-1860, 28 vol. in-4°.
- — — —, *Declamatonnes*, éd. Karl Hartfelder, Berlin, 1891-1894, 2 vol. in-16°.
- — — —, *De Rbet. = De Rhetorica libri tres*, Argentorati, Joannes Cnoblovchus, 1524, in-8°.
- — — —, *El. Rbet. = Elementorum Rhetorices libri duo*, Wittenberg, C. Schleich et A. Schone, 1573, in-8°.
- — — —, *Epist. lib. V = Epistolarum liber quintus et ultimus*, Noribergae, Johanne Sauberto, 1646, in-8°.
- — — —, *Erotemata Dialectices*, Wittenberg, 1547.
- — — —, *Inst. Rbet. = Institutiones Rhetoricae*, Paris, Simonen Colinaeum, 1533, in-8°.
- MEERHOFF, Kees, *Rhétorique et poétique au XVI^e siècle en France*, Leiden, Brill, 1986.
- OYER, John, *Lutheran Reformers against Anabaptists*, La Haye, 1964.
- PIC DE LA MIRANDOLE, Jean François, *Lettre à Ermolao Barbaro*, dans *Joannis Picti Mirandulae Omnia Opera*, Venise, 1498, in fol., f. 118v°-121r°.
- RIEMANN, Otto, *Philippi Melanchthonis studia philosophica [...]*, Halle, 1885, in-8°.
- TAUBMAN, Friedrich, *Dissertatio de lingua latina*, Wittenberg, 1602.
- VASOLI, Cesare, *La dialettica e la retorica dell'Umanesimo. « Invenzione » e « Metodo » nella cultura del XV e XVI secolo*, Milan, 1968.
- WENGERT, Timothy J., *P. Melanchthon's Annotationes in Jobannem*, Genève, Droz, 1987.